

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 39

Artikel: La Suisse au XIXe siècle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197755>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Champagne et buvaient ses vins. Les armées françaises chargées de leur résister se trouvaient, il faut le dire, dans des conditions peu favorables ; elles étaient commandées par Dumouriez, Kellermann et Bournonville.

Brunswick, qui n'était pas commode, nous bombardait de manifestes ordonnant à tous les Français de renverser le gouvernement révolutionnaire et de relever le trône et l'autel. Ayant bu nos vins, les alliés le remplaçaient par notre sang, le sang de la nouvelle alliance, car tous les rois commençaient à se liguier contre nous, et leurs peuples les accompagnaient bêtement, comme toujours, sans vouloir comprendre que notre cause était la leur.

L'anarchie régnait à Paris, l'Assemblée législative terminait sa courte carrière et rien ne nous disait ce qu'allait être la Convention nationale.

Cependant nous étions au 18 septembre et les Prussiens mangeaient toujours nos raisins.

Nous venions d'être battus à Briquénay, à Barange et à Clermont ; nos armées étaient en désordre et nous commencions à perdre courage.

Kellermann, Dumouriez et Bournonville s'aperçurent enfin qu'il était nécessaire de réunir leurs corps d'armée, sans quoi c'en était fait de la patrie et des vignes. Ils se concentrèrent et Kellermann porta son quartier-général à Valmy.

Vis-à-vis de nous étaient les Prussiens, au nombre de quatre-vingt mille ; ils étaient campés sur une hauteur appelée la *Lune*, c'était le nom d'un cabaret dont l'enseigne figurait une pleine lune. Ils avaient avec eux cinquante-huit bouches à feu qui ne restaient point inactives.

Nous ripostions bien par des balles, mais elles commençaient à nous manquer. Faut-il le dire, nous commencions par avoir peur. Les obus des Prussiens pleuvaient comme grêle et nous tuaient des gens par centaines. Enfin, tout allait mal quand, le 20 septembre, parcourant nos rangs, Kellermann est renversé par un boulet. Heureusement le cheval seul avait été tué. « Camarades, dit-il en remontant sur un autre cheval, le moment de la victoire est arrivé. Laissons avancer l'ennemi sans tirer un seul coup et chargeons-le à la bayonnette ! »

Et plaçant son chapeau au bout de son épée, il s'écria, devant ainsi le décret de la Convention : « Vive la République !... »

Pendant un quart d'heure, ce cri répété d'un bout à l'autre des lignes égala le bruit du tonnerre, au point que les Prussiens qui s'avançaient à bride abattue s'arrêtèrent tout à coup dans leur marche. Brunswick et le roi de Prusse eurent peur.

« Camarades, s'écrie Kellermann, la victoire est à nous ! »

Alors la terreur qui nous avait quitté passa du côté des Prussiens, dont Dumouriez balayait le flanc gauche avec ses canons. Kellermann en tête, nous les chargeons à la bayonnette, et les voilà qui reculent, se débattent et culbutent les uns sur les autres, que c'était une vraie pitié de les voir.

Mais le beau de l'affaire c'était le spectacle qui nous attendait sur les hauteurs de la *Lune*.

Ceux des Prussiens qui gardaient l'autre versant de la montagne avaient fait maraude dans les vignes. Ils avaient mangé une telle quantité de raisins que force leur avait été de descendre fréquemment leurs haut-de-chausures. Les pauvres diables avaient la dysenterie.

Surpris par notre fougue, ils n'avaient pas le temps de remonter leur vêtement, et fuyaient de tous côtés en nous offrant une cible naturelle dans laquelle le plus grand nombre des nôtres eut la générosité de ne pas tirer.

Arrivés au cabaret de la *Lune*, ce fut de notre côté un vaste éclat de rire, et chacun de-

mandait à son voisin s'il avait vu la lune. Un Picard en fit une chanson : *As-tu vu la lune, mon gars ?* que le lendemain toute l'armée savait par cœur. C'est depuis ce temps qu'on appelle ce que vous savez un *Prussien*.

C'était notre première victoire. Elle devait se prolonger pendant vingt années. Le lendemain, 21 septembre 1892, la Convention décréta la République.

Giclou et la lotta.

Giclou, que demàorè per tsi no, ne sarai pas on tant crouie citoyen se n'avai pas la pouéta mania dè robà tot cein que l'ài passè pè lè grapiès. Et portant Giclou, quand bin n'est qu'on tot petit païsan, n'est portant pas onco tant à pllièndrè et n'arai pas fauta dè robà, kà l'a trài vatses à la retse, duès tchivèrs, cauchiès prà, on part dè tsamps dè 'na dozanna dè quartèrons et fà bon ménàdzo avoué sa fenna.

Mà por li, robà est 'na maladi et quand vâi oquiè que l'ài fâ envia, hardi ! faut que l'accrotsâi et tot l'ài est bon. L'est tot coumeint cliào bouébo que vont à la marauda quand bin l'ont prâo fruita tsi leu, l'ào seimblliè que lè pommès et lè perès dâi z'auto sont bin meillâo quand sont robà.

Sa fenna, la pourra Lise, est 'na bin brâva pernette, que ne farâi jamé too à nion, assebin l'est tot'escandalisâie dè vairè se n'hommo sè conduire dinse et l'a bio lo tsermailli, mémameint l'ài fèrè vergogne dè vant lè dzeins, rein ne fâ ; Giclou robè adé.

Le vo dio : robà est por li 'na vretablia maladi que n'ia pas moian dè l'ài fèrè passâ. L'est tot coumeint cliào qu'ont coutemâ dè tourdzi, sont tot grindzo se n'ont pas la pipa ào mor.

Dè bio savâi què deïn lo veladzo, tsacon sâ que Giclou a lè dâi à crotsets et quand manque oquiè à cauquon, on sè dit : « Lo larro n'est pas bin lieïn ! »

Lo gaillâ d'â dza ètâ à l'hostiau on part dè iadzo po cliào cavies et sa fenna crâyait que petètrè ceïn l'ài servetrâi dè leçon, mà ouaih ! pas petou l'est frou que s'est remet à robà.

Quand la Lise l'atrapè que l'apportè à la baraua oquiè que ne l'ào z'appartint pas, lo fâ tot lo drâi reveri po allâ reindrè ceïn que l'a robà et l'ài dèblliottè dâi pecheintès gammes, mà lo bougre sè veillè et manigancè lo pe soveint ein catson dè sa fenna.

On dzo que la Lise l'avâi einvouyi ào martsî dè Vevai, Giclou avâi prâi lo bateau à vapeu po s'eïn reveri à l'hotò et on iadzo dessus, ie ve 'na balla lotta tota batteinta nâova avoué dâi galès corjons ein pé ; cliào lotta, que n'avâi rein dedein, ètâi abotsatè perquie bas contre lo reboo dâo bateau ; l'appartegnâi à 'na Savoyarda qu'allavè à St-Gingolfe et que dèzavè avoué on outra su on banc on pou pé levè.

Ma fai, l'eïnvia ètâi trâo granta et Giclou sè peinsâ tot lo drai dè l'accrotsî.

Don, quand lo bateau fut arretâ, noutron coo ne fe ni ion ni dou, l'eimpougnè la lotta, tracè su lo pont, baillè son beliet et le vouaiquie via contrè l'hotò sein que la Savoyarda l'aussè pi vu. Giclou sè peinsavè d'allâ vito la fourrà pè l'étrabliio ein catson dè sa fenna.

Ma ceïn s'est dévenâ que la Lise ètâi quie dévant et que lo vâi veni avoué cliào lotta. Adon noutron gaillâ, qu'avâi dza poaire dè 'na carra, l'ài dese ein gruleint deïn sè tsaussè : « Lise ! t'è faut pas mè tsecagni, y'è trovâ cliào lotta su lo bateau à vapeu ! » * *

Fautes de langage. Expressions ridicules.

On pêche souvent dans la conversation, et même en écrivant, contre la simplicité du lan-

gage, par l'habitude d'expressions familières et triviales et, d'une manière tout opposée, par l'emploi de termes trop recherchés. — Ainsi ne devrait-on pas se garder soigneusement d'expressions du genre de celles-ci : un *franc* hypocrite, — un *franc* scélérat, — un *vrai* fourbe, — un *pur* intrigant ? On ne saurait vraiment accoupler des idées aussi disparates ; la scélérate, la fourberie, l'hypocrisie, l'intrigue n'ont certes nul besoin d'épithètes pour paraître suffisamment odieuses.

« Un des traits caractéristiques de notre langue, dit M. Francis Wey, c'est l'abus des expressions excessives. Autrefois, l'on se contentait, pour qualifier la bonté d'une étoffe, d'un gilet, d'un petit chien, des adjectifs joli, charmant, etc..., aujourd'hui le gilet est adorable, l'étoffe sublime, inouïe, délicieuse, exquise, ravissante, prodigieuse, incroyable, surhumaine, divine. Ces mots sont devenus fort ordinaires.

Mais le plus fréquemment employé peut-être, c'est l'adjectif *fabuleux*.

Il remplace beau, grand, surprenant, inattendu, rare, etc... On en fait un usage... *fabuleux*.

Phénoménal, qui aspire à remplacer prodigieux, miraculeux, ou tout simplement extraordinaire, est un véritable barbarisme.

Ebouriffant, étourdissant, mirobolant, sont des exclamations d'assez mauvais goût. Il faut les laisser aux badauds qui les trouvent merveilleuses.

M. Francis Wey fait encore les remarques suivantes sur le mot *déirant* :

« Comme le temps fait justice, dit-il, des modes ridicules !... Il y a huit ou dix ans, le mot *déirant* s'employait exclamativement, sans cesse, au lieu d'admirable, de charmant, de sublime :

« Comment trouvez-vous ce chapeau ? — Je le trouve *déirant*.

« Ce mot, qui succédait à délicieux était bien plus grotesque que son devancier. En effet, *déirant* signifie qu'on est en délire, et il est plus difficile encore de se figurer un chapeau en délire que de se figurer que l'admiration dont il est l'objet puisse causer du délire.

« *Déirant* ne peut donc pas être joint à un nom de choses, et il n'est jamais synonyme d'admirable. »

La 17^e livraison de *La Suisse au XIX^e siècle*, publiée en français par M. F. Payot, éditeur, à Lausanne, et, en allemand, chez MM. Schmid et Franke, à Berne, sous la direction de M. Paul Seippel, professeur à l'École polytechnique de Zurich, contient l'Histoire des sciences physiques et naturelles en Suisse au XIX^e siècle, par Théophile Studer, professeur à l'Université de Berne ; Histoire de la Société helvétique des Sciences naturelles, des observations météorologiques, de la détermination des degrés de l'Europe centrale, l'observation des glaciers, de la carte géologique et du levé géologique de la Suisse, des études limnologiques, des recherches anthropologiques.

La livraison est illustrée de nombreux portraits de savants : Marc-Auguste Pictet, Pierre Merian, Rud. Wolf, Venetz, Jean de Charpentier, L. Agassiz, Charles Vogt, Hagenbach, Bischof, B. Studer, Conrad et Arnold Escher de la Linth, J. Thurmann, Alb. Heim, F.-A. Forel, O. Heer, etc.

Nous recommandons chaleureusement cette œuvre nationale, vrai monument intellectuel et typographique élevé à la gloire de notre pays.

Sabre d'honneur.

On est quelquefois très embarrassé quand on veut faire un cadeau. On se demande avec inquiétude si l'objet plaira ; on craint de ne pas dépenser assez ; l'embarras est encore plus grand si on ne connaît pas les goûts de la personne à laquelle on veut être agréable.

On peut aussi commettre une maladresse.